

Le lauréat 93

## Amin Maalouf ou l'art du conteur

Un bon roman n'est-ce pas avant tout une belle histoire autour d'un personnage prestigieux ? En tout cas Amin Maalouf, écrivain d'origine libanaise, le pense certainement. Né au Liban le 25 février 1949, catholique grec, élevé en arabe, français et anglais. Son père, poète, peintre, journaliste, a créé deux quotidiens. Après des études d'économie politique et de sociologie, il devient journaliste au quotidien « An Nahar », puis après son arrivée en France, rédacteur en chef de « Jeune Afrique ». Il parcourt une soixantaine de pays et couvre de nombreux événements, de la guerre du Vietnam à la révolution iranienne. Il est le digne représentant des grands écrivains et romanciers tels que l'histoire nous les a souvent présentés : parlant plusieurs langues, à cheval sur plusieurs cultures, ayant goûté du journalisme. Le journalisme étant comme le dit Roger Vailland une bonne école pour épurer son style et s'effacer derrière une histoire. Amin Maalouf est un homme de terrain comme le furent en leur temps André Malraux, Joseph Kessel, ou plus près de nous, Graham Greene.

La guerre du Liban éclate en avril 1975. Amin Maalouf choisit de s'exiler. Son premier livre en 1983, « les Croisades vues par les Arabes », lui permet de livrer un point de vue qui ne soit pas euro-péo-centriste.

Trois ans plus tard, son premier roman, « Léon l'Africain », devient un best-seller traduit en plusieurs langues. Léon l'Africain est un Maure de Grenade, un géographe illustre dont un pape fit un Médicis. Ce grand voyageur du XVI<sup>e</sup> siècle rencontre plusieurs communautés : musulmane, juive, chrétienne. En 1988, Amin Maalouf publie « Samarcande », qui obtient le prix des Maisons de la Presse, inspiré de la

vie du grand poète persan Omar Khayyam, dont on connaît d'ailleurs peu de chose. Il est né en 1050 à Nichapour, il fut un astronome célèbre, un mathématicien, un philosophe, et il inventa un nouveau calendrier. Ici, comme dans son livre précédent, Maalouf n'a retenu du génie oriental que ses qualités majeures : l'art de conter et le goût de multiplier les événements.

En 1990, le romancier retrace l'itinéraire du prophète Mani, fondateur du manichéisme, au III<sup>e</sup> siècle, avec « les Jardins de lumière ».

Dans « le Rocher de Tanios » (Grasset), Amin Maalouf parle du Liban, son pays d'origine, dans un conte oriental ayant pour cadre cette terre au XIX<sup>e</sup> siècle, « où le destin passe et repasse à travers nous comme l'aiguille du coordonnier à travers le cuir qu'il façonne ». Comme le notait « le Quotidien de Paris », « le Rocher de Tanios » se joue des méandres du destin collectif. Il colle d'abord au mythe, celui cultivé par le meurtre d'un patriarche coupable d'avoir dérobé une jeune fille. Accusé — à tort —, Tanios fuit la cité mais la cité le rattrapera. Ainsi tranché, le nœud du « Rocher » est celui d'un drame antique, à tel point que la figure de chair s'érige en figure de pierre : « Lorsqu'il m'arrive de revoir en songe un paysage de mon enfance, c'est un autre rocher qui m'apparaît (...). Il est seul, je crois, à porter un nom d'hommes ». Tanios victime devient Tanios minéral et l'histoire, vieille de plus d'un siècle, bascule dans la légende. »

Amin Maalouf aime se retirer pour laisser cours à ses vagabondages romanesques. Il aime travailler dans ce qu'il appelle son ermitage de l'île d'Yeu, un lieu symbolique parce que séparé du continent, « un lieu de sérénité », dit-il.

Alfred EIBEL